

impériale ne pouvait se faire au mont Palatin. Cette atmosphère était trop viciée et ce terroir trop malsain pour porter de bons fruits. A Rome, à peu près sans exception, jamais bon prince ne fut élevé que dans une maison privée.

Lucius Aurelius Commodus Verus¹ ne démentit pas cette règle. On remarquait qu'il était né le même jour de l'année que Caligula. On racontait que, pendant sa grossesse, Faustine, qui portait deux jumeaux, avait rêvé qu'elle mettait au monde deux serpents dont l'un surtout était très-féroce; celui-ci fut Commode, l'autre fut un pauvre enfant qui mourut à sept ans. On disait encore (je ne sais s'il faut le croire) qu'à douze ans, mécontent d'un bain qu'on lui avait préparé, Commode avait ordonné de jeter dans le four l'esclave coupable, et que, pour ne pas résister en face à cet abominable écolier, on y avait jeté une peau de mouton dont l'odeur, quand elle brûla, lui fit croire qu'il était obéi : j'ai peine à penser que, sous Marc Aurèle, on ait eu besoin d'employer une pareille ruse. En tout cas, ou grâce à sa propre nature ou grâce à cette seconde éducation plus puissante que la première et que les valets de cour donnent aux princes, le fils de Marc Aurèle ne ressembla nullement à son père. Danseur, joueur, comédien, bouffon, gladiateur, cocher du cirque, tout excepté philosophe, prince et soldat; débauché et débauché monstrueux dès son enfance; tenant taverne, maison de jeu et pire que cela dans le palais même de Marc Aurèle; Commode eut

CHAPITRE VII

MARC AURÈLE ET COMMODE (176) — LE MONTANISME

Nous arrivons maintenant à la troisième époque du règne de Marc Aurèle, celle de son association, nominale du moins, avec Commode.

Le prince vieillissait et devait penser à s'assurer un successeur. Dans l'empire romain, c'était toujours une question. La bonne fortune de Rome avait voulu que ni Nerva, ni Trajan, ni Hadrien, ni Antonin ne laissassent de fils après eux, et que par conséquent ils se choisissent, ou, pour mieux dire, désignassent à l'élection du sénat un successeur, sinon le plus digne, du moins éprouvé et méritant à certains égards. La mauvaise fortune de Rome voulut que Marc Aurèle eût un fils.

Il avait sans doute fait ce qu'il avait pu pour rendre ce fils digne de l'empire. Il l'avait entouré des plus illustres philosophes, des rhéteurs les plus diserts. Mais il était dit, que, même sous le prince le plus honnête, une éducation

¹ Né à Lanuvium le 31 août 161. — Le 12 octobre 166 appelé César. — Auguste en 177. — Consul en 177, 179, 181, 185, 186, 190, 192. — *Imperator* sept fois, 176, 178, 179, 182, 185, 184. — Commence à régner en mars 180. — Tué le 31 décembre 192.

tous les vices de Néron. Ce fut un de ces caractères tels que la Rome impériale les produisait si naturellement, à la fois inintelligent et dépravé, monstrueux d'orgueil, pauvre de cervelle, et surtout pauvre de courage. Caligula, Néron, Othon, Domitien, le premier Verus sous Hadrien, le second Verus à côté de Marc Aurèle, Commode après eux; c'était toujours le même homme que Rome reconnaissait au premier coup d'œil. Seulement les deux Verus, n'étant pas maîtres absolus, avaient été forcés de se contraindre; ç'avait été des Nérons contenus: chez le fils de Marc Aurèle, la nature néronienne devait éclater en toute liberté.

A la rigueur, Marc Aurèle eût pu lui épargner la pourpre. Dans les monarchies modernes, une telle exclusion serait impossible; l'hérédité est une loi de la monarchie et une garantie de la paix publique; ce n'est pas seulement le cœur du père, c'est la conscience de l'homme d'État qui se refuserait à la violer. A Rome, l'hérédité du pouvoir n'était ni une loi, ni une nécessité, ni une sauvegarde; on avait appris à la craindre bien plus qu'à compter sur elle. Marc Aurèle n'avait-il pas un jour héroïquement déclaré qu'il était prêt à sacrifier au bonheur du peuple romain la vie même de ses enfants? Claude ne lui avait-il pas donné l'exemple, dans un but tout différent, mais peu importe, de préférer un fils adoptif à son propre fils? Marc Aurèle ne pouvait-il pas, en adoptant son gendre Pompéianus ou tout autre, épargner à Rome la domination d'un enfant et d'un enfant dépravé, assurer la paix de l'empire, la sécurité de Commode lui-même pour qui l'empire devait être forcément mortel, la vie de ses autres enfants que Commode ne devait point respecter? La décision manqua cette fois encore

à Marc Aurèle. Il n'avait pourtant plus auprès de lui les obsessions maternelles de Faustine; mais il céda à cette faiblesse habituelle envers les siens, dont l'historien nous donne ailleurs la mesure: il nous montre Commode ne pouvant supporter les compagnons honnêtes que son père avait mis auprès de lui, les écartant et prenant tout ce qu'il peut trouver de pire; Marc Aurèle intervient d'abord et éloigne ce fâcheux entourage; mais, Commode pleure, Commode fait le malade, et ses tristes compagnons lui sont rendus¹.

Au moins l'empereur pouvait-il ajourner sa résolution et laisser mûrir son fils. Mais au contraire, comme un homme qui sait qu'il marche dans une mauvaise voie et ne veut cependant pas revenir en arrière, il semble qu'il ait eu en hâte de s'engager. A l'âge de cinq ans (166), Commode avait eu le titre de César; à onze ans (172), le surnom bien gratuit de *Germanicus*; à treize ans (175), il était devenu membre de tous les collèges sacerdotaux. Quelques mois plus tard, en prenant la toge virile (1^{er} juillet), il avait eu le titre de prince de la jeunesse, et de plus, pour avoir passé quelques jours dans le camp paternel, le surnom de *Sarmaticus*; à quatorze ans (176), le titre d'*Imperator* en mémoire de ses exploits militaires et du triomphe qu'il avait partagé avec son père. Enfin la mesure fut comblée. A quinze ans (23 décembre 176), Commode, désigné consul pour l'année suivante moyennant une dispense d'âge que le sénat ne refusait jamais, fut de plus proclamé Auguste, et revêtu de la puissance tribunitienne; c'était l'associer à l'empire et surtout lui en promettre la survivance. Nul encore n'avait été admis si jeune à cet honneur. Pour qu'il

¹ Lampridius, in *Commodo*.

n'y eût aucune différence officielle entre son père et lui, cet enfant fut même appelé par le sénat *Père de la patrie*. On le maria, également avant l'âge, à la pauvre Crispina, fille de Bruttius Præsens, grand personnage d'alors, sur lequel on sait peu de chose aujourd'hui. Afin de mieux accoutumer Rome à avoir Commode pour empereur, chacun de ses pas avait été marqué par une largesse envers le peuple¹; celle qui consacra son accession à l'empire fut de huit pièces d'or (deux cents francs) par tête; et de plus, par une libéralité encore plus magnifique, remise fut faite de ce qui était dû au trésor depuis quarante-six ans : cinquante-huit ans auparavant une pareille largesse avait coûté deux cent vingt-cinq millions à Hadrien.

Ces honneurs accordés à un enfant assuraient, disait-on, l'avenir de l'empire; le sénat, dans cette espèce d'acclamation rythmée qu'il avait fait entendre après la mort de Cassius, le sénat les avait demandés. Néanmoins tout cela n'inspirait ni joie ni espérance. Le palais était triste. Après la mort de Faustine, Marc Aurèle avait contracté un de ces mariages de la main gauche (pour parler le langage moderne) que la loi permettait, que l'opinion tenait en défaveur; « pour ne pas donner une belle-mère à ses nombreux enfants, » il s'était uni à la fille d'un de ses intendants. Les vieux amis du prince, les guides de sa jeunesse, les conseillers de son âge mûr étaient morts; sa santé s'affaiblissait; il devenait vieux pendant que Commode grandissait : double malheur!

Des calamités publiques vinrent marquer la fin de ce

¹ Distributions au peuple pour sa toge virile (7 juillet 175), son triomphe (176), son association à l'empire (177). V, les médailles sur la remise des dettes, Eusèbe, *in Chron.*; Orrose, VII, 15; Dion, LXXI, 52.

règne comme elles en avaient marqué le début. Pendant ces dernières années (les dates ne sont pas certaines), l'Asie Mineure fut éprouvée par des tremblements de terre effroyables. Éphèse et Smyrne furent renversées en même temps, et les habitants de chacune de ces deux villes, se réfugiant vers l'autre, se rencontrèrent en chemin et n'eurent qu'à pleurer ensemble leur dénûment. A Rhodes, la catastrophe nous est dépeinte avec des traits singuliers. On remarqua d'abord comme un profond silence de toute la nature; la mer était immobile, les oiseaux muets, pas un souffle de vent. Tout à coup la terre et la mer s'ébranlèrent à la fois; les eaux se retirèrent et laissèrent le port à sec. Les édifices croulèrent, les tombeaux s'ouvrirent et rejetèrent leurs morts; des centaines d'hommes périrent. Ce sol jonché de ruines ne fut pendant quelque temps habité que par un seul homme qui s'était fait le cicerone de ces décombres et avait eu peine à y trouver une place pour sa cabane¹.

Du moins ces malheurs firent-ils éclater cet esprit secourable qui, sous l'influence chrétienne, gagnait toujours du terrain. Non-seulement, à l'éloquente mais peu nécessaire demande d'Aristide, Marc Aurèle se montra compatissant pour la ville de Smyrne, lui envoya de l'argent, lui facilita un emprunt. Mais encore les villes voisines, qu'elle avait secourues dans de pareils malheurs, lui vinrent en aide, offrirent ou promirent de l'argent aux Smyrniotes ruinés, leur envoyèrent des vivres, leur prêtèrent des chars, leur ouvrirent leurs maisons, « les traitant, dit Aris-

¹ Eusèbe place le tremblement de terre de Smyrne en 178 ou 180, Dion en 176. Voy. Eusèbe, *in Chron.*; *Chron. Pasc.*; Dion, LXXI, 52; Aristide, *Sacri sermones*, III, *Orat.* 15, de *Smyrna. Rhodiaca*.

tide, comme s'ils eussent été leurs pères et leurs fils, et croyant en cette occasion ne pas recevoir, mais donner. » Le rhéteur païen ne savait probablement pas en écrivant ceci qu'il répétait une parole de Notre-Seigneur, de même que les païens en agissant ainsi ne savaient pas qu'ils suivaient les exemples et qu'ils obéissaient aux maximes des chrétiens. Il y avait en Asie tant de fidèles et des Églises si ferventes qu'un peu de christianisme devait arriver même aux païens.

Mais malheureusement, par une anomalie dont il ne faut pas trop s'étonner, on ne savait pas remonter des conséquences au principe, de ces vertus dont on ressentait la contagion à la doctrine qui en était la source. On imitait les chrétiens et on allait faire la guerre aux chrétiens. On se laissait aigrir par les malheurs publics, et cette aigreur allait retomber sur ceux qui en étaient les vrais consolateurs. Comme au début du règne de Marc Aurèle, les calamités amenèrent une recrudescence de superstition et la superstition une recrudescence de haine. Le moment approchait où de nouveau Marc Aurèle ferait ou laisserait persécuter. Son association avec Commode devait être tachée de sang comme l'avait été son association avec Verus.

L'Église avait cependant assez d'autres douleurs. La guerre que la persécution lui avait faite et allait lui faire de nouveau n'était pas de toutes la plus cruelle. L'hérésie venait d'acquérir de nouvelles forces pour la déchirer.

Nous avons déjà indiqué le double courant d'hérésie, qui, remontant, l'un vers le judaïsme et les pratiques désormais inutiles de l'ancienne loi, l'autre vers le paganisme et les traditions philosophiques ou mythologiques à peine

déguisées, prétendaient faire dévier la foi chrétienne. A cette époque la source des hérésies judaïques était épuisée; il n'en naissait plus de nouvelles et les anciennes s'éteignaient dans l'ombre. Les hérésies païennes ou gnostiques, au contraire, étaient debout et vivaces; elles devaient se prolonger jusque dans le moyen âge par les manichéens et les albigeois. On voyait, au temps dont nous parlons, un chrétien illustre, un homme qui avait eu le don de la science et le courage du martyr, le Syrien Bardesane succomber à cette séduction et ajouter une nouvelle secte aux sectes que l'hérésie de Valentin avait enfantées (173)¹. Une chute plus célèbre et plus déplorable encore fut celle de Tatien, le disciple et le successeur de saint Justin. La persécution l'avait chassé de Rome et l'avait rejeté dans l'Orient. Là, lui aussi, se heurta à la Gnose et tomba dans ce misérable piège. Tatien fut le puritain du gnosticisme. Il adopta les éons de Valentin ou d'autres éons analogues ou superposés (qu'importe?) à ceux de Valentin; il adopta de lui la négation de la nature corporelle du Christ, allant jusqu'à effacer des Évangiles les passages qui déposent trop évidemment de l'humanité du Sauveur. Mais il poussa plus loin que Valentin, que Marcion, que personne, la haine de la nature corporelle; la haine du mariage, qu'il appelait une prostitution; la haine de toute chair, puisqu'il défendait de se nourrir de celle des animaux; la haine des fruits de la terre, puisqu'il voulait que même dans le saint sacrifice on n'employât que de l'eau et non du vin; la haine, on peut le dire, du genre humain qu'il condamnait aux peines

¹ Sur Bardesane et son livre *de Fato*, très-admiré des Pères, V. Eusèbe, *Hist.*, IV, 50, et *Præp. ev.*, VI, 8, 10, où il cite un morceau de ce livre; Épiphane, 56; Hieronym., *de Vir. illust.*, 55; Théodoret, I, 22.

éternelles dans la personne de son premier père; la haine en un mot de la création et par suite de l'Ancien Testament dont, pareil à tous les gnostiques, il n'admettait pas que Dieu fût l'auteur. Ses sectateurs immédiats s'appelèrent *Continents* (*Encratites*), nom orgueilleux qui en général n'appartient guère à ceux qui le prennent; ses successeurs plus éloignés s'appelèrent *Sévériens*, *Cathares* (purs), *Saccophores* (porteurs de sacs), *Apotactes* (ennemis de la règle), selon que la vanité de leurs chefs les poussa vers une folie ou vers une autre. L'hérésie de Tatien, comme tant d'autres, fut féconde; mais sa postérité se perd bien vite dans le torrent des aberrations humaines¹.

Telle était donc toujours la puissance vivace du gnosticisme. Et cependant le gnosticisme lui-même n'était pas à cette époque le plus grand danger des âmes chrétiennes. Entre les hérésies empreintes du judaïsme et celles qui venaient de la source païenne, il en devait naître d'autres, sorties, pour ainsi dire, du fonds chrétien, et qui ne devaient être qu'un christianisme mal compris, exclusif ou défailant, trop au-dessus de l'homme ou trop à son niveau. Telles devaient être dans les temps postérieurs les hérésies de Sabellius, d'Arius, d'Eutychès; telle fut, au siècle dont nous parlons, l'hérésie de Montan.

¹ Voy. Épiphan., 47; Irénée, I, 28, III, 25; Clem. Alex., *Strom.*, III, 12, 15; *Pædag.*, II, 2; *Philosophumènes*, VIII, 16, 20; Euseb., *Hist.*, IV, 27; Tert., *de Præscrip.*, 52; Origen., *de Orat.*, 24.

Tatien, le premier, nia le salut d'Adam. Irénée, III, 25. — On appelait encore ses sectateurs *aquarii*, *hydroparastæ*, à cause de l'abstention de vin dans le saint sacrifice. — Tatien avait écrit, outre son *Discours aux Grecs* que nous avons et qui date du temps de son orthodoxie, son *Diatessaron*, concordance (mutilée) des quatre évangiles. (Les exemplaires en étaient très-répandus, même chez les catholiques. Théodoret.) *De la perfection selon le Sauveur* (contre le mariage). Clem. Alex., *Strom.*, III, 12. — Sa secte écrivit des actes apocryphes de saint André, saint Thomas, saint Jean. Ibid., *Strom.*, III, 12, 15.

Je ne sais du reste si le nom d'hérésie convient bien à cette secte; c'était une école d'inspirés plutôt que de docteurs. Dans les commencements du moins et dans la bouche de Montan, elle paraît n'avoir rien changé au dogme chrétien; elle n'y ajoutait que le rigorisme de sa morale et l'enthousiasme de ses prophètes. Cette effervescence de superstition païenne, qui, sous l'influence des calamités publiques, avait marqué le début du règne de Marc Aurèle, avait eu son contre-coup parmi les chrétiens. Là aussi, la souffrance avait égaré quelques âmes, en même temps que la persécution les avait exaltées.

Alors parut Montan (171?) C'était un eunuque, né sur les confins de la Mysie et de la Phrygie, pays qui étaient, pour les païens, la patrie des sortilèges, des énergumènes, de la Bonne Déesse. Au sortir du baptême, la fureur prophétique le saisit. Il se fit appeler du nom de Paraclet. Selon quelques-uns, il se donnait pour le Paraclet promis par le Christ et distinct, selon lui, de l'Esprit Saint donné aux Apôtres. Selon d'autres, respectant encore l'intégrité du dogme chrétien, il n'y ajoutait que son orgueil de prophète. A l'éveil qu'il donna, prophètes et surtout prophétesses vinrent à lui de toutes parts. Un Alexandre qui se faisait passer pour martyr parce qu'il avait été condamné comme voleur de grands chemins, prophétisa avec Montan. Deux femmes riches et de haute naissance, Maximille et Priscille (peut-être plutôt Maxima et Prisca; les deux premiers noms ne seraient que des diminutifs d'amitié) quittèrent leurs maris, vinrent à Montan, se firent avec lui les chefs de son Église. Priscille, qui avait vu le Christ lui apparaître sous une forme féminine, fonda même une secte à part où la femme commandait à l'homme, recevait

la prêtrise, recevait l'épiscopat. Cette prépondérance des femmes est du reste un symptôme des sectes extatiques à toutes les époques. Le culte de la Bonne Déesse et celui d'Adonis étaient célébrés spécialement par des femmes; et, en tout, rien plus que le montanisme ne rappelle les camisards du dix-septième siècle, les convulsionnaires du dix-huitième, les irvingiens de ces dernières années.

Tertullien nous donne une idée de ces scènes de délire. Montaniste lui-même, il appelle l'inspiration prophétique des montanistes du nom de démence (*amentia*¹), ce qui prouve combien on était loin de l'inspiration digne, calme, lucide, telle que l'avaient connue les prophètes de l'Ancien Testament, telle que saint Paul l'atteste chez les premiers chrétiens. L'esprit prophétique n'obéissait plus au prophète. « Nous avons parmi nous, dit Tertullien, une sœur qui, toutes les semaines, au milieu des solennités du dimanche, souffre la visite de l'esprit (*in spiritu patitur*). Alors elle converse avec les anges, elle voit le Seigneur, elle prête l'oreille aux mystères, elle lit dans le secret des cœurs, elle donne le remède de leurs maux à ceux qui le demandent. La lecture des saints livres, le chant des psaumes, les exhortations que l'on prononce, les prières qui sont demandées à l'assemblée des fidèles, tout cela donne lieu pour elle à de nouvelles visions. Un jour, nous avons parlé de l'âme pendant que cette sœur était ravie en esprit. La solennité terminée, et le peuple retiré, elle me dit entre autres choses qu'une âme lui avait été montrée sous une forme visible; elle l'avait vue, non comme

¹ *De Anima*, 12.

une ombre vague et flottante, mais comme une substance palpable, légère, lumineuse, d'une couleur aérienne et ayant toutes les formes du corps humain¹. »

L'illuminisme entraîne après lui l'esprit de domination et l'esprit de rigorisme. Montan leva des impôts sur la crédulité de ses disciples; il eut des collecteurs attitrés et fit payer d'abondants salaires aux prédicateurs de sa doctrine. Maximille et Priscille parurent avec des vêtements magnifiques, leurs cheveux teints, le tour de leurs yeux dessiné avec du vermillon. On ajoutait qu'elles faisaient l'usure et passaient des heures à jouer aux dés et au tric-trac; mais ces faiblesses étaient secrètes et l'éclat de leurs personnes rehaussait encore leur grandeur prophétique. Lorsque Priscille eut établi sa secte particulière, on y vit sept vierges, tenant des torches allumées, précéder le peuple dans l'Église; et là, saisies par l'inspiration, comme aujourd'hui dans les *revivals* protestants, elles invectivaient contre les crimes, menaçaient de la vengeance divine, ordonnaient de rigoureuses pénitences. Ce culte sinistre se ressentait de la disposition sombre et inquiète des esprits qui avait signalé les premières années de Marc Aurèle. Toutes ces prophétesses n'annonçaient que malheur. Dépassant les oracles sibyllins, si menaçants déjà pour les nations païennes, elles prédisaient souffrance et persécution pour les chrétiens eux-mêmes; guerres, séditions, peste, famine, calamités pour tous. Plus que jamais, elles proclamaient le monde prêt à finir. Maximille annonçait qu'elle était la dernière des prophétesses.

Quoi de plus naturel à côté de telles prophéties que le ri-

¹ *De Anima*, 9.